

*LES MERVEILLEUSES MÈRES VEILLEUSES (Extrait 2)*

Le tout petit enfant, donc, est assis dans un transat au carrefour des allers et des venues, au milieu du bruit. Mère calme, peu agitée. En mouvement tout de même. L'enfant la suit des yeux autant qu'il le peut, jusqu'à l'évanescence. Parfois, la mère s'égare derrière un pan de robe ou de mur, ou bien sa voix disparaît, couverte par la rumeur ambiante. Mais il reste le sillage, le sillage parfumé qu'elle abandonne derrière elle comme la trace persistante d'une présence. Cela emplit l'enfant, pour un temps.

L'enfant attend. Il n'attend qu'une chose : reconquérir cette vue sur la mère, la seule perspective qui nourrisse son regard et rassérène son corps jusqu'à la plénitude d'une berceuse.

La mère vient, puis se retire. Flux et reflux. Désir et attente. Espérance et crainte. Inextricablement. Comme si la vie n'était que cela : cette oscillation ressentie dès les premiers mouvements du cœur entre désir et attente, entre crainte et espérance. Oui, comme si la belle certitude d'être aimé était sans cesse menacée, ou en sursis, ou simplement en question. « Cette vie m'aime-t-elle ?... Serais-je aimé vraiment dans cette vie-même ? »

L'enfant a faim. Il cherche le regard qui rassasie. Même du coin de l'œil, il a besoin d'être touché. Paradoxalement, touché par cette seule partie du corps qui ne se puisse toucher : les yeux. Le regard de la mère se pose sur lui comme un oiseau, un oiseau qui a tout le bleu du ciel pour se mouvoir mais qui revient toujours à son nid primitif et qui choisit de se poser là, tout à fait au bord de l'âme de l'enfant. Pour l'enfant, la présence revenue de la mère, c'est le ciel qui s'ouvre, c'est un puits de lumière qui fait fondre l'obscur des contrariétés jusqu'à leurs zones d'ombre les plus tenaces. La mère contient toute la tendresse dont est capable le monde. Elle en est le dépositaire, sans saisir la correspondance inouïe qui se noue entre l'harmonie de ses gestes et la musique des sphères.

Le tout petit enfant attend toujours, assis dans son transat au carrefour des allers et des venues, au milieu du bruit. Il y a tant d'agitation autour de lui — une réunion de famille sans doute, une fête de Noël. La petite brise venue de la mère tarde trop, cette fois. On retrouve l'enfant enlisé dans le sommeil. Un battement de cils aussi léger qu'une caresse lui aura suffi pour passer sans transition du plein de la lumière au délié des songes.

La mère se penche vers lui avec délicatesse, au plus près de son souffle, comme si elle se prosternait. Elle abandonne le mouvement pour s'immobiliser enfin dans l'adoration silencieuse. Et s'il passe sur les lèvres de l'enfant un sourire aux anges, c'est que la petite brise légère venue de la mère va le rejoindre de l'autre côté, du côté où les yeux sont fermés et où se détache mieux encore la douce clarté d'une maman-firmament.

Ainsi donc, si vous voyez un petit enfant esquisser un sourire au fin fond du sommeil, c'est qu'il vient de recevoir, en rejoignant la clairière enchantée dont il est issu et dont il garde mémoire, il vient de recevoir la bénédiction de la brise.